

Entretien réalisé par Jean-Marc Huitorel, paru dans le catalogue de l'exposition *Une forme Olympique*, Espace d'art contemporain HEC, 2016

Entretiens avec Yoan Sorin

Douarnenez, 15 février 2016

Skype, 10 août 2016

Skype, 16 octobre 2016.

J'aimerais que nous commencions par évoquer tes tout débuts sportifs et en particulier de basketteur.

Je n'ai pas commencé par le basket, mais j'ai débuté le sport très tôt parce que mes parents ont participé à la mise sur pied d'un club de gym à Cholet où nous vivions. Il s'appelait La Choletaise. Très rapidement ils ont donné des cours de gym dans ce club ; c'était aussi pour eux un moyen de me garder avec eux plutôt que de me placer chez une nounou. Dès deux ans, je faisais donc du baby gym. Mes parents pratiquaient cette activité en amateur. Mon père était ouvrier et ma mère, à cette époque, était encore femme de ménage. Ils étaient tous les deux très sportifs, ma mère en particulier qui avait très tôt vu son père boxeur... Mon père, quant à lui, avaient fait beaucoup de sports collectifs. Pendant huit ans j'ai fait de la gym, de manière soutenue. C'était assez dur et je n'en garde pas que de bons souvenirs. La référence, à l'époque, c'était les gymnastes roumains... Quand cela a vraiment commencé à me déplaire, j'ai regardé ailleurs. Dans un premier temps, de dix à douze ans, j'ai fait du baseball, et comme il y avait très peu d'équipes, j'ai rapidement participé à des finales de championnat de France. J'ai découvert le basket à l'école et aussi parce que mon père m'emmenait voir Cholet Basket. J'habitais juste en face de la Meilleraie, la salle des professionnels. J'étais doté d'un physique hors norme pour mon âge et d'une souplesse qui me venait de mes années de gym. J'ai commencé tout en bas de l'échelle, en Poussins 5 ; et très rapidement on m'a retenu dans les meilleures équipes. Plus que le sport, c'était pour moi un truc de camaraderie. On avait des entraîneurs assez durs, mais qui nous inculquaient les valeurs du basket au-delà de l'individualisme : prendre plaisir à produire du beau basket. On a survolé tous les championnats pendant ces années. J'étais sélectionnés dans toutes les équipes premières et aussi les équipes de détection des jeunes (départementales, régionales), jusqu'au championnat de détection de l'équipe de France. C'est à cette époque, j'évoluais chez les cadets, que j'ai commencé à me blesser, au moment où s'opérait un vrai changement au niveau physique, où on commence à vous préparer pour le niveau professionnel. Malgré mes blessures, je suis parvenu à me maintenir dans les bonnes équipes, mais j'ai dû changer mon jeu, d'athlétique le transformer en jeu d'adresse.

Jusqu'à un certain niveau, je rivalisais avec des joueurs beaucoup plus grands, parce que je jouais intérieur. J'étais tout petit mais j'avais une détente suffisante pour faire jeu égal

avec les grands. Toutefois, si j'ai pu continuer à jouer à ce niveau, c'est parce que j'ai fait souffrir mon corps ; et ça, ça ne pouvait pas durer très longtemps. Et en effet, j'ai craqué sur le plan physique. Et évidemment c'est le physique qui lâche pour l'avoir poussé trop loin. J'ai pu jouer à ce niveau parce que j'ai fait souffrir mon corps, mais ça ne pouvait pas durer très longtemps. J'ai néanmoins fait quelques matchs en espoirs, ainsi qu'en Seniors 2, qui est la réserve de l'équipe pro, toujours au Cholet Basket. C'est alors, voyant que je n'y arriverais pas, que mon rêve se brisait, que j'ai commencé à travailler comme ouvrier. C'était la seconde option possible dans la mesure où je n'avais aucun projet d'études et puisque je visais avant tout la carrière sportive.

C'est un peu plus tard, à l'âge de 22 ans, que je suis entré dans l'une des rares écoles qui n'exigeaient pas le bac, une formation de design et d'art appliqué, des domaines dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Outre la découverte émerveillée de l'histoire de l'art, j'y ai réalisé quelques dessins qui m'ont servi de dossier pour passer le concours d'entrée aux beaux-arts de Nantes. Pendant toutes ces années, j'éprouvais de grosses difficultés à m'exprimer par la parole. Après deux années passées à l'école des Beaux-arts, je suis parti au Canada, puis, après bien des péripéties^[1], en Espagne où j'ai passé mon diplôme. Nouveaux voyages, nouvelles expériences, en Haïti, en Grèce, avant d'arriver, par le plus grand des hasards, en Bretagne.

Dans tout ça, une chose me paraît importante, c'est que, très tôt dans le basket, c'est, plus que le strict sport, le jeu qui t'a intéressé.

En fait, quand j'étais adolescent, j'avais une conscience aigüe de la nécessité de protéger mon équipe. C'est pour ça que j'étais un très bon défenseur, et j'étais satisfait quand on avait fait un beau match, de beaux mouvements du ballon où tout le monde trouvait sa place. C'est moins la victoire qui comptait pour moi que d'avoir pris du plaisir dans le partage du ballon : faire bien ce qu'on sait faire. Et ainsi, il y a parfois des moments magiques où tout fonctionne, où tu appliques exactement ce que tu as décidé. Voilà les meilleurs souvenirs, bien plus que les victoires ou les défaites.

Et le jeu dans le sens de s'amuser ?

Le plaisir plus que l'amusement je crois. C'est trouver un espace de liberté et de création dans le cadre d'une règle précise. C'est de contourner la contrainte et d'être créatif. Dans la notion de jeu, c'est vraiment ce truc de prendre du plaisir avec des règles fortes et de réinventer des mouvements ; oui, créer.

Quand tu arrives en Bretagne, en 2014, tu t'installes à Douarnenez où vivent de nombreux artistes et où tu deviens l'assistant de Bruno Peinado. Où en était ton travail personnel à cette époque ?

À mon arrivée en Bretagne, pur fruit du hasard, j'ai enfin pu récupérer « l'héritage » de ma grand-mère maternelle, décédée deux ans plus tôt. Ces trésors familiaux consistaient en de multiples bibelots exotiques, des tapis, des disques, et aussi la ceinture de champion de France de mon grand-père, François Pavilla, boxeur martiniquais. C'est à Douarnenez, soutenu par Bruno Peinado et Virginie Barré, installé dans un espace suffisant, que j'ai commencé à assembler ces objets hétéroclites qui racontaient toutes sortes d'histoires. Des assemblages qu'on pouvait regarder sous différents angles, toujours modifiables, comme une mise en forme du métissage dont j'étais le produit. Un métissage conçu non comme une pâle synthèse de deux cultures, mais bien un univers en soi, une vraie troisième culture, par ailleurs, mais c'est un tout, constituée de culture populaire. Et puis je rentrais en France avec un fort sentiment d'étrangeté vis-à-vis de moi-même. Où que j'aille, on me prenait pour « l'autre », l'étranger. En Grèce, j'étais le Turc (donc la tête de Turc) ou l'Albanais ; en Espagne, le Marocain, etc. Dès lors, mon travail revêtait un fort aspect identitaire, très lié à ma vie personnelle.

Quand tu as commencé à faire de l'art, tu avais en tête ta pratique du basket ?

Disons que pour les premières pièces, au début des beaux-arts, je me suis tout de suite tourné, de manière instinctive, vers la performance, mais c'était parce que j'avais une forte conscience de mon corps et la certitude de ne pouvoir m'exprimer que par quelque chose de physique. Ainsi j'exprimais mon incompréhension de l'art par des performances, toujours liées au sport. L'une d'entre elles concernait les streakers, ces gens qui pénètrent nus dans les stades lors des événements sportifs. Moi j'avais couru tout nu dans une exposition^[2] au Hangar à Bananes à Nantes. C'était certes primaire et naïf, puis ça s'est transformé en actions et en contraintes autour de la peinture et du dessin. C'était plus le processus de création que le résultat qui m'intéressait. Comme au basket finalement. Par exemple, je me suis filmé en train de tourner sur moi-même en même temps que je dessinais sur des feuilles accrochées au mur. Il y avait également une bonne dose d'humour là-dedans. Puis, pendant cinq ans, j'ai interrompu ma pratique de la performance pour me consacrer au dessin et à la peinture. Cela a correspondu au début de ma collaboration avec la chorégraphe Dana Michel, qui a le même cursus que moi, qui a commencé très tard la danse contemporaine, qui vient d'une pratique sportive intense, (athlétisme et foot. On est très proche dans ce rapport au milieu dans lequel on évolue, d'où l'on vient, cette conscience de ne pas avoir le même background que les autres, d'avoir des choses à prouver fautes de bases théoriques rassurantes. Au cours des séances de travail où il était presque toujours question de performance, je me suis

rendu compte que c'est de ça que j'avais envie et c'est de là qu'est née la performance que j'ai réalisée pendant notre résidence à la Friche Belle de Mai à Marseille[3] puis exécutée en public au Quartier[4] à Quimper, *Si j'existe je ne suis pas un autre.*

Une performance qui débouche sur un objet d'exposition. Quand on regarde cette pièce, on ne se trouve pas face à une ruine, comme souvent les restes de performance. La pièce se tient. Cela veut dire qu'au fond, ce n'est pas vraiment, ou pas seulement, une performance, c'est un process, c'est un atelier ouvert. Et au bout du compte, c'est bien une pièce d'exposition. Et on pourrait dire la même chose pour Frapper creuser, ta proposition pour Une Forme olympique à l'espace d'art contemporain d'HEC.

En fait quand je montre la manière de faire les choses, c'est beaucoup plus sincère et les gens comprennent des choses que je n'ai pas besoin d'expliquer, juste montrer la manière dont c'est fait.

Et, en effet, c'est nommé performance par convention, mais je repasserais par ces mêmes étapes si je voulais refaire cette pièce. Et c'est un peu mon rapport à la performance. Là chaque geste est utile à la fabrication de la pièce, même si dans cette situation théâtrale il y a un double langage. Chaque geste a son utilité (le pigment, la vaseline...). Tenter de transposer et de faire sentir ce plaisir que j'éprouve à l'atelier. Et avec Dana Michel, on a souvent évoqué cette sorte d'ivresse qu'on éprouve dans le sport de haut niveau, dans n'importe quel sport, dans ce moment de communion entre les supporters et l'action physique qu'on est en train de réaliser. Les moments les plus intenses de ma vie sont ceux où, dans le sport, on se trouve dans une sorte de zone incompréhensible où chaque geste est parfait et où tout réussit pendant un court moment, où vraiment on sent qu'on provoque les émotions des gens qui regardent. C'est comme dans une pièce de théâtre ou un concert. J'ai vécu ce moment de communion entre ce qu'on fait avec son corps et les spectateurs. Et cette communion-là, (je sais que je ne serai pas chanteur...) c'est là que je l'ai éprouvée. Or, quand la pièce s'achève, on abandonne un peu le public, alors que là je profite un peu plus longtemps de ce lien avec les spectateurs.

De très nombreuses pièces ont, dans ton travail, un rapport avec le sport, les performances, évidemment, mais aussi des sculptures agencées à partir d'objets issus du monde du sport comme des coupes-trophées que tu articules avec des coupes de fruits, des ballons, des raquettes de ping-pong, un filet de basket traité comme une plante exotique : sport/culture populaire/exotisme et ... pas mal d'humour. Tes expositions mêmes s'organisent selon des schémas sportifs.

C'est le moment d'évoquer ici la figure de ton grand-père, le boxeur François Pavilla car il constitue à mes yeux le pendant à ton passé de basketteur, la part exotique de ton identité, un pôle déterminant de ton futur travail d'artiste.

C'est vraiment une mythologie car ma mère même ne l'a pas vraiment connu. Il est mort quand elle était toute petite. C'était en effet le premier champion de boxe (plusieurs titres de champion de France chez les welters) issu des Antilles. Alors qu'il avait obtenu le principe d'une revanche contre Marcel Cerdan Junior qui l'avait battu lors de ce qui est devenu son dernier combat, il est mort à l'hôpital des suites d'une erreur d'anesthésie pour une banale intervention à l'œil. Il avait 31 ans. On commence à redécouvrir des documents aujourd'hui par Internet. Un enregistrement radio de mon arrière grand père, à la mort de son fils. Une interview à télé suisse. Les matchs. Depuis longtemps on avait accès à ce passage de *Vivre pour vivre* de Lelouch avec Montand où les protagonistes assistent à un combat de boxe où l'on voit mon grand père, peut-être contre Curtis Cock pour le titre de champion du monde des welters. Je sais que ça m'avait marqué parce que le père de mon grand-père, lui, faisait des combats de coqs.

En fait tout s'est un peu mélangé. Entre mémoire, souvenirs inventés, récits, coupures de journaux, j'ai dû me créer une mythologie de ce qui devait, aurait pu être la vie de mon grand-père. J'ai mis du temps à parler de boxe dans mon travail, à utiliser cette figure de mon grand-père de manière aussi directe. Je crois que la première fois où j'en ai vraiment parlé directement mais à demi mots, c'est à l'occasion de la performance que j'ai faite au Quartier, *Si j'existe, je ne suis pas un autre* qui est directement liée à son histoire.

[1] La plus notable de ces péripéties mérite d'être brièvement narrée. À Montréal, un soir comme il rentrait, des amis dessinent un tag sur un mur et puis s'en vont. Yoan sorin, resté en arrière, se fait arrêter par la police, garder à vue puis juger lors d'un procès où on lui conseille de plaider coupable. Résultat : beaucoup d'argent dépensé et une interdiction de séjour au Canada et aux États-Unis, qu'il croyait limitée dans le temps, mais qui s'est avérée définitive. Cet événement se sera pas sans conséquence sur le travail de l'artiste.

[2] + de réalité. 2008 Hangar à Bananes, Nantes.

[3] Dans le cadre du festival Actoral, en 2015.

[4] Dans l'exposition *Alfred Jarry Archipelago : La Valse des pantins, Acte 1*. Du 5 juin au 30 août 2015. Commissaires Keren Detton et Julie Pellegrin